

Groupement de textes : défendre et entretenir la liberté

■ Henry David Thoreau, *La Désobéissance civile* (1849)

Dans ce célèbre essai, le philosophe et poète américain Henry David Thoreau (1817-1862), définit pour la première fois le concept de « désobéissance civile » comme la base de l'individualisme démocratique. En protestation contre l'esclavagisme soutenu par l'État du Massachusetts et le financement de la guerre au Mexique, Thoreau refusera de payer ses impôts et mènera une vie d'ermite à l'écart de toute civilisation pendant près de deux ans. Sa pensée a fortement influencé le courant hippie des années 1960 ainsi que de nombreux mouvements anarchistes et libertaires.

[Bien servir l'État, c'est être capable de lui résister]

Après tout, la raison pratique pour laquelle on permet, une fois que le pouvoir est dans les mains du peuple, à une majorité de régner sur une longue période ne tient pas tant aux chances qu'elle a d'être dans le vrai, ni à la reconnaissance de ce fait par la minorité, qu'à la prééminence de sa force physique. Or un gouvernement de la majorité ne peut en aucun cas être fondé sur la justice, ne serait-ce qu'au sens où les hommes l'entendent. Ne peut-il exister de gouvernement où ce ne seraient pas les majorités qui trancheraient du bien ou du mal, mais la conscience ? Où les majorités ne trancheraient que des questions où soit applicable une loi d'opportunité ? Le citoyen doit-il jamais un instant abdiquer sa conscience au législateur ? À quoi bon la conscience individuelle alors ? Je crois que nous devrions être hommes d'abord et sujets ensuite. Il n'est pas souhaitable de cultiver le même respect pour la loi et pour le bien. La seule obligation qui m'incombe est de faire bien. On a dit assez justement qu'une assemblée d'hommes n'a pas de conscience, mais une assemblée d'hommes consciencieux devient une assemblée douée de conscience. La loi n'a jamais le moins du monde rendu les hommes plus justes, et par l'effet du respect qu'ils lui témoignent, les gens les mieux intentionnés se font chaque jour les commis de l'injustice. Le résultat courant et naturel d'un respect indu pour la loi, c'est qu'on peut voir une colonne de militaires, colonel, capitaine, caporal, fantassin et artilleurs, marcher au combat par monts et par vaux, en ordre admirable et contre leur gré, que dis-je ? contre leur bon sens et leur conscience, ce qui rend cette marche fort âpre en vérité et éprouvante pour

le cœur. Ils n'en doutent pas le moins du monde : c'est une vilaine affaire que celle où ils sont engagés. Ils ont tous des dispositions pacifiques. Or que sont-ils ? Des hommes vraiment ? Ou bien des petits fortins, des chargeurs ambulants au service d'un personnage sans scrupules qui détient le pouvoir ? Visitez l'arsenal de la flotte et arrêtez-vous devant un marine, un de ces hommes comme peut en fabriquer le gouvernement américain ou ce qu'il peut faire d'un homme avec sa magie noire ; une ombre, réminiscence de l'humanité, debout dans son suaire et déjà, si l'on peut dire, enseveli sous les armes, avec les accessoires funéraires, bien que peut-être,

*Ni tambour, ni musique alors n'accompagnèrent
Sa dépouille, au rempart emmenée au galop ;
Nulles salves d'adieu, de même, n'honorèrent
La tombe où nous avons couché notre héros.*

La masse des hommes sert ainsi l'État, non point en humains, mais en machines, avec leur corps. Ils sont l'armée permanente et les réservistes, les geôliers, les gendarmes, les milices, etc. Dans bien des situations, ils n'exercent pas librement leur jugement ou leur sens moral ; au contraire, ils se ravalent au niveau du bois, de la terre et des pierres : on est sans doute capable de fabriquer des pantins qui rendront le même service. Ceux-là ne commandent pas plus le respect qu'un épouvantail ou une motte de terre. Ils ont la même valeur marchande que des chevaux et des chiens. Et pourtant on les tient généralement pour de bons citoyens. D'autres, comme la plupart des législateurs, des politiciens, des juristes, des ministres et des fonctionnaires, servent l'État avec leur tête et, comme ils font rarement de distinction morale, il arrive que croyant servir Dieu, ils servent le diable. Un très petit nombre, héros, patriotes, martyrs, réformateurs au sens noble du terme — des hommes — mettent aussi leur conscience au service de l'État et en viennent nécessairement, pour la plupart, à lui résister.

Henry David Thoreau, *La Désobéissance civile*, 1849. Libro 2016, p. 8-10.

■ Romain Rolland, *Clérambault : Histoire d'une conscience libre pendant la guerre* (1920)

Écrivain et pacifiste français, Romain Rolland (1866-1944) est l'auteur d'une œuvre considérable. Internationaliste convaincu, il a lutté sans relâche contre les extrémismes et les communautarismes de toute sorte : pour l'auteur, la guerre résulte ainsi d'un égoïsme forcené qui entraîne la rivalité des peuples au nom de la raison d'État (voyez le texte de Cendrars, p. xx). Largement autobiographique, ce roman met en scène le poète Clérambault, qui « doit apprendre à rester seul au milieu de tous, à penser seul pour tous ». En lutte contre la pensée contrôlée, le bourrage de crâne et l'engloutissement de l'âme individuelle par les pires dérives nationalistes, Clérambault représente ainsi « l'un contre tous ».

[Être fidèle à soi-même]

Le sujet de ce livre n'est pas la guerre, bien que la guerre le couvre de son ombre. Le sujet de ce livre est l'engloutissement de l'âme individuelle dans le gouffre de l'âme multitudinaire¹. C'est, à mon sens, un événement beaucoup plus gros de conséquences pour l'avenir humain que la suprématie passagère d'une nation.

Je laisse délibérément au second plan les questions politiques. Il faut les réserver pour des études spéciales. Mais quelques causes² qu'on assigne aux origines de la guerre, quelles que soient la thèse et les raisons qui l'étayent, aucune raison au monde n'excuse l'abdication³ de l'esprit devant l'opinion.

Le développement universel des démocraties, mâtinées d'une survivance fossile⁴ : la monstrueuse raison d'État, a conduit les esprits d'Europe à cet article de foi que l'homme n'a pas de plus haut idéal que de se faire le serviteur de la communauté. Et cette communauté, on la définit : État.

1 Multitudinaire : relatif à la multitude.

2 Quelques causes : quelles que soient les causes.

3 Abdication : renoncement.

4 Mâtinées de (p. passé) : mêlées de

J'ose le dire : qui se fait le serviteur aveugle d'une communauté aveugle — ou aveuglée — comme le sont tous les États d'aujourd'hui, où quelques hommes généralement incapables d'embrasser la complexité des peuples, ne savent que leur imposer, par le mensonge de la presse et le mécanisme implacable de l'État centralisé, des pensées et des actes conformes à leurs propres caprices, leurs passions et leurs intérêts, — celui-là ne sert pas vraiment la communauté, il l'asservit et l'avilit, avec lui. Qui veut être utile aux autres doit d'abord être libre. L'amour même n'a point de prix, si c'est celui d'un esclave.

De libres âmes, de fermes caractères, c'est ce dont le monde manque le plus aujourd'hui. Par tous les chemins divers : — soumission cadavérique des Églises, intolérance étouffante des patries, unitarisme abêtissant des socialismes — nous retournons à la vie grégaire⁵. L'homme s'est lentement dégagé du limon chaud de la terre. Il semble que son effort millénaire l'ait épuisé : il se laisse retomber dans la glaise ; l'âme collective le happe ; il est bu par le souffle écœurant de l'abîme... Allons, ressaisissez-vous, vous qui ne croyez pas que le cycle de l'homme soit révolu ! Osez vous détacher du troupeau qui vous entraîne ! Tout homme qui est un vrai homme doit apprendre à rester seul au milieu de tous, à penser seul pour tous, — et, au besoin, contre tous. Penser sincèrement, même si c'est contre tous, c'est encore pour tous. L'humanité a besoin que ceux qui l'aiment lui tiennent tête et se révoltent contre elle, quand il le faut. Ce n'est pas en faussant, afin de la flatter, votre conscience et votre intelligence, que vous la servirez ; c'est en défendant leur intégrité contre ses abus de pouvoir : car elles sont une de ses voix. Et vous la trahissez, si vous vous trahissez.

Sierre, mars 1917.

Pour aller plus loin...

1. L'auteur défend dans ce texte un individualisme radical. Sur quels arguments s'appuie sa thèse ?
2. Pour autant cette thèse est-elle toujours défendable ? Quelles dérives peut-elle entraîner ?

5 Grégaire : qui vit en troupes.

■ Hobbes, *Le Léviathan*, chapitre 17 (1651)

Thomas Hobbes (1588-1679) propose dans *Le Léviathan* (1651) une des plus originales et des plus célèbres théories rationnelles du pouvoir. Contemporain des guerres civiles anglaises, Hobbes constate que l'homme à l'état de nature, c'est-à-dire indépendamment de toute loi, est en situation de guerre permanente de tous contre tous : « l'homme est un loup pour l'homme » (chapitre 13). Seul un « pacte social » fondé sur la raison d'État est donc capable d'assurer aux citoyens paix et sécurité : selon ce pacte, les hommes renoncent librement et volontairement à leurs droits en les confiant à un tiers, homme ou assemblée. Ainsi, le pouvoir d'un seul peut être rendu légitime à la condition qu'il soit reconnu juridiquement et accepté librement par tous.

[Le droit... de renoncer à ses droits]

La seule façon d'ériger un tel pouvoir commun, apte à défendre les gens de l'attaque des étrangers, et des torts qu'ils pourraient se faire les uns aux autres, et ainsi à les protéger [...], c'est de confier tout leur pouvoir et toute leur force à un seul homme, ou à une seule assemblée, qui puisse réduire toutes leurs volontés, par la règle de la majorité, en une seule volonté. Cela revient à dire : désigner un homme, ou une assemblée, pour assumer leur personnalité ; et que chacun s'avoue et se reconnaisse comme l'auteur de tout ce qu'aura fait ou fait faire, quant aux choses qui concernent la paix et la sécurité commune, celui qui a ainsi assumé leur personnalité, que chacun par conséquent soumette sa volonté et son jugement à la volonté et au jugement de cet homme ou de cette assemblée. Cela va plus loin que le consensus, ou concorde : il s'agit d'une unité réelle de tous en une seule et même personne, unité réalisée par une convention de chacun avec chacun passée de telle sorte que c'est comme si chacun disait à chacun : *j'autorise cet homme ou cette assemblée, et je lui abandonne mon droit de me gouverner moi-même, à cette condition que tu lui abandonnes ton droit et que tu autorises toutes ses actions de la même manière*. Cela fait, la multitude ainsi unie en une seule personne est appelée une REPUBLIQUE, en latin CIVITAS. Telle est la génération de ce grand LEVIATHAN [...].

Pour aller plus loin...

1. Le mot « république » vient du latin *res publica* qui signifie « chose publique ». Analysez et commentez précisément la définition que donne Hobbes de la république.
2. La position de Hobbes n'est pourtant pas évidente : selon ce « contrat » entre un homme, seul détenteur de l'autorité, et les citoyens qui lui abandonnent tous leurs droits, la révolte est-elle encore permise ?

■ Orwell, 1984 (1949)

Réfractaire « à toute forme de domination de l'homme par l'homme », comme il l'écrira dans *Le Quai de Wigan* (1937), l'écrivain et journaliste britannique George Orwell (1903-1950) s'est opposé aux dérives totalitaires des idéologies. Celles-ci occupent une place centrale dans son œuvre, notamment *La Ferme des animaux* et *1984*. Rédigé en 1948, ce célèbre roman d'anticipation décrit un monde angoissant dans lequel un parti unique contrôle tout. Dans ce passage, situé dans la première partie du livre, Winston entreprend de rédiger son journal intime, en dépit des règles imposées par le Parti...

[« Le crime de penser »]

Winston se demanda de nouveau pour qui il écrivait son journal. Pour l'avenir ? Pour le passé ? Pour un âge qui pourrait n'être qu'imaginaire ? Il avait devant lui la perspective, non de la mort, mais de l'anéantissement. Son journal serait réduit en cendres et lui-même en vapeur. Seule, la Police de la Pensée lirait ce qu'il aurait écrit avant de l'effacer de l'existence et de la mémoire. Comment pourrait-on faire appel au futur alors que pas une trace, pas même un mot anonyme griffonné sur un bout de papier ne pouvait matériellement survivre ?

Le télécran sonna quatorze heures. Winston devait partir dans dix minutes. Il lui fallait être à son travail à quatorze heures trente.

Curieusement, le carillon de l'heure parut lui communiquer un courage nouveau. C'était un fantôme solitaire qui exprimait une vérité que personne n'entendrait jamais. Mais aussi longtemps qu'il l'exprimerait, la continuité, par quelque obscur processus, ne serait pas brisée. Ce n'était pas en se faisant entendre, mais en conservant son équilibre que l'on portait plus loin l'héritage humain. Winston retourna à sa table, trempa sa plume et écrivit :

Au futur ou au passé, au temps où la pensée est libre, où les hommes sont dissemblables mais ne sont pas solitaires, au temps où la vérité existe, où ce qui est fait ne peut être défait,

De l'âge de l'uniformité, de l'âge de la solitude, de l'âge de Big Brother⁶, de l'âge de la double pensée.

⁶ Big Brother est le nom du dictateur qui règne sur l'Océania.

Salut !

Il réfléchit qu'il était déjà mort. Il lui apparut que c'était seulement lorsqu'il avait commencé à être capable de formuler ses idées qu'il avait fait le pas décisif. Les conséquences d'un acte sont incluses dans l'acte lui-même. Il écrivit :

Le crime de penser n'entraîne pas la mort. Le crime de penser est la mort.

Maintenant qu'il s'était reconnu comme mort, il devenait important de rester vivant aussi longtemps que possible. Deux doigts de sa main droite étaient tachés d'encre. C'était exactement le genre de détail qui pouvait vous trahir. Au ministère, quelque zélateur au flair subtil (une femme, probablement, la petite femme rousse ou la fille brune du Commissariat aux Romans) pourrait se demander pourquoi il avait écrit à l'heure du déjeuner, pourquoi il s'était servi d'une plume démodée, et surtout ce qu'il avait écrit, puis glisser une insinuation au service compétent.

George Orwell, 1984, 1949, Folio Gallimard, 2009, p. 42-43. Trad. A. Audiberti.

Pour aller plus loin...

1. Par quels aspects ce texte dénonce-t-il les dérives de la puissance étatique ?
2. En quoi fait-il l'éloge de la liberté de penser ?

Analyse filmique : *Hunger Games* (2012-2015)

Adaptée librement des trois best-sellers de Suzanne Collins, la saga *Hunger Games* se déroule dans une Amérique post-apocalyptique, Panem, dirigée de main de maître par le terrible président Snow (Donald Sutherland). Pour mater la rébellion de treize États, le Capitole, siège du pouvoir suprême, institue un jeu de télé-réalité, les « Hunger Games », dans lequel des enfants doivent se battre à mort jusqu'à ce qu'il ne reste qu'un vainqueur. Ce sacrifice est censé exercer un contrôle efficace sur les populations et prévenir toute tentative de sédition. Afin de sauver sa jeune sœur âgée de 12 ans, Primrose, tirée au sort pour se battre lors de la 74^e édition des jeux, Katniss Everdeen (Jennifer Lawrence) décide de se sacrifier. Mais rien ne se passera comme prévu : sauvée in extremis avec son adversaire, Peeta Mellark, dont elle est

devenue l'amie, Katniss apparaît en effet très vite comme une **figure charismatique de la rébellion**.

Inspiré de **dystopies** comme **1984 d'Orwell**, la saga exploite tout d'abord à fond la **critique du voyeurisme et de la culture de masse** : les « Hunger Games » sont une sorte de jeux du cirque (cf. l'expression latine : « *Panem et circenses* » : du pain et des jeux) justifiant le drame jusqu'à la mort. Basés sur le spectacle de la souffrance, ils n'épargnent aucun détail sanglant et apparaissent comme une sorte d'*opium du peuple* alors que les districts extérieurs appellent à la révolution.

Les différents épisodes mettent également en évidence la thématique de l'**insoumission citoyenne** à travers la figure de Katniss. À la fois vulnérable et authentique, **seule contre le système répressif** du Capitole qui cherche à l'éliminer, et **seule avec le peuple opprimé** dont elle devient malgré elle le porte-parole, la jeune fille incarne la légitimité des combats populaires. N'obéissant souvent qu'à ses émotions, elle brise toutes les règles et incarne, malgré les nombreuses tentatives de récupération du Capitole, une forme de **désobéissance civile** (voyez le texte d'Henry David Thoreau) : **affirmation de soi et refus des compromis**. Le deuxième épisode (*L'Embrasement*) ainsi que les épisodes suivants (*La Révolte*, I et II) amènent en effet Katniss à devenir le « geai moqueur » : véhiculant des **valeurs de lutte identitaire**, au point que tout un chacun peut se reconnaître en elle.

Enfin, dans une perspective idéologique, il est intéressant d'étudier l'opposition entre le Capitole, sorte de « démocratie occulte » dont les élites manipulent les foules, et les figures de la rébellion, aptes à **réinventer le lien social**. Si l'œuvre de Suzanne Collins et ses adaptations cinématographiques ont si bien marché, c'est qu'**elles donnent une signification et une valeur à l'humain (« moi seul ») comme fondement du lien social (« avec tous »)** : à la différence du Capitole qui voudrait faire du peuple un simple agrégat d'individus déterminés par leur survie immédiate et les instincts les plus primaires, Katniss et les membres de la rébellion réintroduisent un message *politique* fort : **nous avons tous besoin de tous les autres**. C'est grâce à l'**amitié**, à la **solidarité**, à l'**entraide** et à la **générosité** qu'une société peut survivre. L'épilogue de la saga qui met en scène Katniss et Peeta devenus parents, illustre très bien ce **retour de l'homme à son humanité**.

■ **Charles Baudelaire, « L'Etranger » (*Petits poèmes en prose*), 1869**

- Qui aimes-tu le mieux, homme énigmatique, dis ? ton père, ta mère, ta sœur ou ton frère ?
— Je n'ai ni père, ni mère, ni sœur, ni frère.
— Tes amis ?
— Vous vous servez là d'une parole dont le sens m'est resté jusqu'à ce jour inconnu.
— Ta patrie ?
— J'ignore sous quelle latitude elle est située.
— La beauté ?
— Je l'aimerais volontiers, déesse et immortelle.
— L'or ?
— Je le hais comme vous haïssez Dieu.
— Eh ! qu'aimes-tu donc, extraordinaire étranger ?
— J'aime les nuages... les nuages qui passent... là-bas... là-bas... les merveilleux nuages !

■ **Paul Eluard, « Liberté », 1942**

Poésie et vérité 1942 (recueil clandestin)

Au rendez-vous allemand (1945, Les Editions de Minuit)

Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable sur la neige
J'écris ton nom

Sur toutes les pages lues
Sur toutes les pages blanches
Pierre sang papier ou cendre
J'écris ton nom

Sur les images dorées
Sur les armes des guerriers
Sur la couronne des rois
J'écris ton nom

Sur la jungle et le désert
Sur les nids sur les genêts
Sur l'écho de mon enfance
J'écris ton nom

Sur les merveilles des nuits
Sur le pain blanc des journées
Sur les saisons fiancées
J'écris ton nom

Sur tous mes chiffons d'azur
Sur l'étang soleil moisi
Sur le lac lune vivante
J'écris ton nom

Sur les champs sur l'horizon
Sur les ailes des oiseaux
Et sur le moulin des ombres
J'écris ton nom

Sur chaque bouffée d'aurore
Sur la mer sur les bateaux
Sur la montagne démente
J'écris ton nom

Sur la mousse des nuages
Sur les sueurs de l'orage
Sur la pluie épaisse et fade
J'écris ton nom

Sur les formes scintillantes
Sur les cloches des couleurs
Sur la vérité physique
J'écris ton nom

Sur les sentiers éveillés
Sur les routes déployées
Sur les places qui débordent
J'écris ton nom

Sur la lampe qui s'allume
Sur la lampe qui s'éteint
Sur mes maisons réunies
J'écris ton nom

Sur le fruit coupé en deux
Du miroir et de ma chambre
Sur mon lit coquille vide
J'écris ton nom

Sur mon chien gourmand et tendre
Sur ses oreilles dressées

Sur sa patte maladroite
J'écris ton nom

Sur le tremplin de ma porte
Sur les objets familiers
Sur le flot du feu béni
J'écris ton nom

Sur toute chair accordée
Sur le front de mes amis
Sur chaque main qui se tend
J'écris ton nom

Sur la vitre des surprises
Sur les lèvres attentives
Bien au-dessus du silence
J'écris ton nom

Sur mes refuges détruits
Sur mes phares écroulés
Sur les murs de mon ennui
J'écris ton nom

Sur l'absence sans désir
Sur la solitude nue
Sur les marches de la mort
J'écris ton nom

Sur la santé revenue
Sur le risque disparu
Sur l'espoir sans souvenir
J'écris ton nom

Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer
Liberté

■ **Robert Desnos, « Ce cœur qui haïssait la guerre » (1943 ; posth. 1975)**

Engagé dans la Résistance dès 1940, le poète français Robert Desnos (1900-1945) est mort du typhus en 1945, quelques jours après la libération du camp de concentration où il était interné. Rédigé en vers libres, ce poème paraîtra clandestinement en juillet 1943 dans un court recueil, *L'Honneur des poètes*, auquel collaborent sous plusieurs pseudonymes des auteurs célèbres comme Paul Eluard ou Francis Ponge. Ce texte bouleversant exprime bien l'esprit d'engagement à la fois individuel et collectif, qui anime les Résistants.

[« Ce cœur... comme des millions d'autres cœurs »]

Ce cœur qui haïssait la guerre voilà qu'il bat pour le combat et la bataille !

Ce cœur qui ne battait qu'au rythme des marées, à celui des saisons, à celui des heures du jour et de la nuit,

Voilà qu'il se gonfle et qu'il envoie dans les veines un sang brûlant de salpêtre et de haine

Et qu'il mène un tel bruit dans la cervelle que les oreilles en sifflent,

Et qu'il n'est pas possible que ce bruit ne se répande pas dans la ville et la campagne

Comme le son d'une cloche appelant à l'émeute et au combat.

Écoutez, je l'entends qui me revient renvoyé par les échos.

Mais non, c'est le bruit d'autres cœurs, de millions d'autres cœurs battant comme le mien à travers la France.

Ils battent au même rythme pour la même besogne tous ces cœurs,

Leur bruit est celui de la mer à l'assaut des falaises

Et tout ce sang porte dans des millions de cervelles un même mot d'ordre :

Révolte contre Hitler et mort à ses partisans !

Pourtant ce cœur haïssait la guerre et battait au rythme des saisons,

Mais un seul mot : Liberté a suffi à réveiller les vieilles colères

Et des millions de Français se préparent dans l'ombre à la besogne que l'aube proche leur imposera.

Car ces cœurs qui haïssaient la guerre battaient pour la liberté au rythme même des saisons et des marées, du jour et de la nuit.

Robert Desnos, « Ce cœur qui haïssait la guerre » (1943), *Destinée arbitraire*, Gallimard, posth. 1975. 1990, p. 224-225.

Pour aller plus loin...

1. Par quels aspects l'énonciateur dans ce texte parle-t-il en son nom et au nom de tous ?
2. Comparez le premier et le dernier vers. En quoi se rapprochent-ils ? Qu'est-ce qui les différencie pourtant ?